

**Publié en 2015**

**Entre les lignes  
Littératures Sud**

*Nedjma*

de

**KATEB YACINE**

**Étude critique**

**RIDHA BOULAÂBI**

Maître de conférences à l'Université de Grenoble

**1956**

Dans un entretien réalisé en 1985 par Nadia Tazi, Kateb Yacine revient sur les circonstances de la publication de son premier roman, *Nedjma* :

« J'ai amené les premières ébauches de *Nedjma* au Seuil et je me souviens de la réflexion du lecteur – je ne dirai pas son nom : “C'est trop compliqué, ça. En Algérie, vous avez de si jolis moutons, pourquoi ne parlez-vous pas des moutons ?” C'est exactement ce qu'il m'a dit, le plus gentiment du monde. Et je leur ramenaient toujours le même manuscrit, qui devenait de plus en plus compliqué... Sincèrement, je crois que, s'il n'y avait pas eu la guerre d'Algérie, *Nedjma* n'aurait pas été publié si tôt. On a commencé à parler des embuscades, à *France-Soir*, tout le monde en parlait et, finalement, l'Algérie devenait commerciale, même sur le plan littéraire. Quand le livre est paru, il a été bien reçu par la critique, mais je me rendais compte que c'était un succès empoisonné, un faux succès, et, comme la guerre se prolongeait, ma situation devenait de plus en plus difficile ici... » (Kateb, 1994 : 24, 25).

Le constat s'impose comme une évidence : le roman présenté par un inconnu venue d'Algérie intrigue les éditeurs par sa structure et par son contenu, pour le moins inattendus. Kateb ne parle ni de « jolis moutons », ni de vie pittoresque en Algérie coloniale, des thèmes chers à un certain type de lecteurs assoiffés d'exotisme et d'écriture ethnographique. Kateb ne suit pas non plus le schéma romanesque conventionnel organisé autour d'une intrigue claire qui évolue en respectant l'ordre d'une chronologie linéaire. Décidément, *Nedjma* dérange et les éditeurs hésitent face à un texte jugé décousu, inorganisé, flou... Mais les circonstances

historiques, comme le rappelle Kateb, accélèrent la publication du roman : les colonies françaises de l'Afrique du Nord sont en pleine ébullition. Les deux protectorats, la Tunisie et le Maroc obtiennent leur indépendance en mars 1956. Quant à l'Algérie, considérée comme un département français, elle entre en guerre pour sa libération « officiellement » en 1954. C'est pourquoi, malgré les réticences, la maison du Seuil décide de sortir *Nedjma*, en juillet 1956, parce que l'Algérie est dans l'actualité et surtout parce que le roman de Kateb vient utilement rappeler que la littérature n'est pas un art d'agrément et qu'elle tient un discours politique sur l'histoire.

Pour préparer le lecteur, le texte sera précédé par un « Avertissement », signé « Les Éditeurs » et rédigé par Michel Chodkiewicz. Afin d'amortir le choc, l'éditeur donne quelques explications, pour le moins étranges, qui vont malheureusement « conditionner », dans un premier temps, une grande partie de la critique. Voici ce qu'il dit à propos de la structure générale du roman par exemple :

« Conçu et écrit en français, *Nedjma* reste une œuvre profondément arabe, et sur laquelle on ne peut porter un jugement valable si on la sépare de la tradition à laquelle, jusque dans ses reniements, elle ne cesse d'appartenir. Les procédés narratifs utilisés par Kateb Yacine sont parfois déconcertants pour le lecteur européen. Lequel, en dernier recours, se réfugiera dans les subtilités de la littérature comparée pour exorciser l'inconnu : à propos de *Nedjma*, on nommera sans doute Faulkner. Quant à nous, nous croyons qu'il faut chercher ailleurs l'explication des singularités du roman que voici. Le rythme et la construction du récit, s'ils doivent quelque chose à certaines expériences romanesques occidentales, – ce que nous ne contestons pas – résultent surtout d'une attitude purement arabe de l'homme face au temps. La pensée européenne se meut dans une durée linéaire ; la pensée arabe évolue dans une durée circulaire ou chaque détour est un retour, confondant l'avenir et le passé dans l'éternité de l'instant. Cette confusion des temps, que les observateurs hâtifs imputent au goût de l'équivoque, et où il faut voir d'abord le signe d'un génie de la synthèse, correspond à un trait si constant de caractère, à une orientation si naturelle de la pensée que la grammaire arabe, elle-même, en est marquée ».

Selon Michel Chodkiewicz, le roman, par sa structure en spirale, par sa temporalité circulaire et par son contenu typiquement algérien s'inscrit profondément dans la pure tradition arabe. Ce constat, émanant pour le coup d'un « observateur » non « hâtif », fait donc de *Nedjma* le miroir d'une pensée arabe qui tourne en rond et qui s'oppose par ce mouvement giratoire à la pensée occidentale linéaire, disons très vite, cartésienne. Pour appuyer une telle séparation, rien de plus fort que des expressions comme « l'éternité de l'instant », « un trait si constant du caractère », ou encore « orientation si naturelle de la pensée ». De telles tournures contribuent, bon gré mal gré, à renforcer, d'une part l'idée d'une pensée arabe immuable et anhistorique, éternellement giratoire si l'on veut, et d'une autre part, un essentialisme très contestable qui inscrivent les différences intellectuelles et culturelles dans une temporalité qui échappe à l'histoire : la pensée occidentale serait *naturellement* linéaire ; la pensée orientale *naturellement* circulaire comme *Nedjma* en montre le parfait exemple. À lire un tel « Avertissement », Michel Chodkiewicz a négligé la nouveauté d'un texte qui ne se laisse réduire à aucune tradition qu'elle soit occidentale ou orientale...

L'accueil favorable, il faut le dire, est unanime et le succès public au rendez-vous. Certains parlent de roman « oriental » à l'instar des *Mille et Une nuits*, d'autres lisent dans cette nouvelle facture l'influence de William Faulkner (comme le suggère Michel Chodkiewicz) ou de James Joyce. Quelques années plus tard, *Nedjma* est clairement assimilé au Nouveau Roman, alors en vogue depuis les années cinquante en France. Comme le précise Jean

Déjeux, « c'est Jean Sénac qui a été parmi les premiers, sinon le premier, à louer et à mettre en lumière l'œuvre de Kateb dans *L'Express* le 13 juillet 1956 et dans *L'Action* du 30 juillet 1956 » (Bonn, 1993 : 117). Toutefois, face à cette réception très favorable, Kateb reste sceptique et parle plutôt d'un « faux succès » ou encore d'un « succès empoisonné ». Il explique son jugement par la guerre d'Algérie elle-même qui a, non seulement accéléré la publication de son roman, mais qui a entraîné la critique dans une espèce de bienveillance et de paternalisme qui passent à côté de la qualité même du texte littéraire.

En effet, roman historique, *Nedjma* n'est pas un roman de circonstances (au sens péjoratif du terme). Il est très important de noter que la date d'écriture et la date de la publication ne coïncident pas. En effet, si le roman est sorti en pleine guerre de libération, en 1956, le manuscrit a été rédigé entre 1945 et 1954, avec comme nous allons le voir, des interruptions fréquentes. L'intrigue elle-même n'aborde pas les événements historiques immédiats. Elle privilégie un épisode antérieur d'une importance considérable : les événements du 8 mai 1945. Le jour de la signature de l'armistice, des milliers d'Algériens musulmans défilent dans plusieurs villes en Algérie avec le slogan « à bas le fascisme et le colonialisme ». À Sétif, Guelma et Kherrata, les manifestations tournent au massacre. Voici comment Kateb décrit ce moment crucial dans sa vie :

« C'était la fête à Sétif, la victoire contre le nazisme, on a entendu sonner les cloches et nous annoncé qu'on allait bientôt nous libérer. [...] Et puis, à un moment donné, j'ai vu arriver un immense cortège – c'était le jour de marché, beaucoup de gens venaient de la campagne, c'est vraiment énorme –, et devant cette foule, il y avait quelques scouts et quelques-uns de mes camarades de lycée. L'un d'eux me fait signe, je les rejoins, et à peine a-t-on fait quelques pas que c'est la fusillade, une cohue extraordinaire. Une foule refluant et cherchant le salut dans la fuite. [...] Et puis, de nouveau, une scène terrible : puisque j'étais le fils d'un avocat, on m'a mis dans la gendarmerie avec les Européens pour nous protéger des rebelles ! Je sentais que j'étais dans une position fautive. [...] On nous a transférés dans la prison de Sétif, puis dans un camp de concentration, une espèce de terrain vague où nous sommes restés plusieurs mois. [...] Mais après la prison tout ça, c'était fini, je ne voulais absolument plus continuer mes études » (Kateb, 1994 : 16, 17).

Cet événement déterminant servira de détonateur et permettra à Kateb de dessiner le cadre historique principal pour *Nedjma*. Néanmoins, même s'il ne faut pas se tromper de dates, le roman aborde frontalement les circonstances profondes d'une guerre de libération inéluctable. À travers l'histoire des quatre étudiants, Lakhdar, Mustapha, Rachid et Mourad et leur relation compliquée avec leur cousine Nedjma, Kateb donne la voix à une génération de révolutionnaires qui se confrontent, non seulement à l'histoire immédiate, celle de la colonisation et de l'aliénation, mais aussi à l'histoire profonde, celle des origines et des ancêtres. Politiquement très engagée, *Nedjma* pose les jalons de la future nation moderne qu'incarnera l'Algérie indépendante, avant même de savoir l'issue de cette guerre sanglante. Visionnaire, Kateb anticipe les débats à venir sur la question des racines, des langues, des identités et des héritages culturels y compris celui de la France coloniale. C'est pourquoi, l'« Avertissement » de Michel Chodkiewicz réduisant *Nedjma* à une « œuvre profondément arabe » nous semble loin du message profond de Kateb, un message qu'Edouard Glissant résume avec beaucoup de subtilité :

« [...] Ce qui est grand chez Kateb Yacine, c'est qu'il n'a pas défini d'une manière rationnelle et triomphante ce qu'étaient les ancêtres et les fondateurs, et ce que pourra être l'avenir. Il a montré qu'il y avait une redoutable part de relativisme et de relativité dans la conception que nous pouvions nous faire de nos ancêtres, de nos fondateurs,

c'est-à-dire de notre identité même. Et je crois que c'est une des fonctions essentielles de la littérature aujourd'hui, et c'est pourquoi Kateb Yacine est un écrivain du monde autant qu'un écrivain algérien. C'est quelque chose qui est extrêmement précieux venant d'un écrivain qui appartient à une zone culturelle millénaire » (Boudraa, 2006 : 27, 28).

Par son importance politique et esthétique, *Nedjma* est une des œuvres majeures de la « littérature engagée » des années cinquante, pour peu qu'on ne réduise pas ce type d'écriture à un militantisme au souffle court et à la vue basse. Dans *Le Degré zéro de l'écriture* paru quelques années plus tôt chez le même éditeur, Roland Barthes parlait d'un « engagement de la forme » ; c'est incontestablement cet engagement par l'invention d'une nouvelle forme que *Nedjma* réalise magistralement. Dans ce roman majeur des littératures francophones de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, Kateb montre comment le renouveau de l'écriture romanesque permet de s'interroger sur une nation à naître.

NB – Les citations faites de l'œuvre étudiée, *Nedjma* sont suivies du numéro de la page dans l'édition de poche rééd., coll. « Points », n°247, 1996. Pour les autres références, elles sont réduites à l'essentiel à la suite de la citation en texte avec : nom de l'auteur, date de la publication, numéro de la page. Ces informations permettent de retrouver la référence complète en bibliographie.